



ÉLOGE

DE M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

GASPARD le Compasseur de Créqui-Montfort, marquis de Courtivron, Mestre-de-camp de cavalerie, Pensionnaire-vétéran de l'Académie royale des Sciences, naquit, en 1715, de Jean le Compasseur, marquis de Courtivron, & de Charlotte de Clermont-Tonnerre.

Il entra, dès l'âge de quinze ans, dans le régiment du marquis, depuis maréchal de Clermont-Tonnerre, son oncle, alors Commissaire général de la cavalerie; & à seize ans, il y eut une compagnie. La guerre se déclara bientôt après, & M. de Courtivron suivit le marquis de Tonnerre en qualité d'aide-de-camp au siège de Philisbourg & dans les campagnes qui suivirent ce siège.

Une éducation interrompue à quinze ans, dans un temps où en général elle commençoit plus tard qu'aujourd'hui, & interrompue pour le service & pour la guerre, ne devoit pas faire présumer que la vie de M. de Courtivron seroit presque uniquement consacrée aux Sciences. Mais n'ayant que vingt-un ans à l'époque de la paix, il se trouva encore assez jeune pour faire de nouvelles études. Bientôt il aima pour elles-mêmes les sciences qu'il n'avoit d'abord cultivées que pour remplir dans toute leur étendue les devoirs de son état; vécut avec M. Clairaut beaucoup plus qu'avec ses camarades; & dans un âge, dans une position où il eût été excusable de se laisser éblouir par les brillans phantômes de l'ambition, une place à l'Académie des

Sciences étoit devenue l'objet secret de ses desirs & de ses travaux.

La mort de l'empereur Charles VI ralluma la guerre en Europe : le cardinal de Fleuri avoit soutenu avec trop de foiblesse le parti de la paix, parce qu'il craignoit de s'exposer à la nécessité de renoncer à une place dont, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il n'avoit pas la force d'envisager la perte sans regrets ; & suivant avec répugnance des vues ambitieuses dont il connoissoit toute l'illusion, il mettoit une lenteur & une économie nuisibles au succès, dans l'exécution des plans vastes, mais mal combinés, qu'il désapprouvoit autant par sagesse que par timidité.

M. de Courtivron servit dans l'armée de Bohême. L'activité & l'intelligence qu'il avoit montrées dans ses premières campagnes, la réputation d'officier appliqué & instruit que son goût pour l'étude lui avoit méritée, le firent choisir pour Aide-maréchal général des logis de la cavalerie dans l'armée aux ordres du feu maréchal de Broglie ; & plus d'une fois il remplit dans des corps séparés les fonctions de Maréchal général. C'est en cette qualité qu'il suivit le marquis de Tonnerre au ravitaillement du château de Fravenberg, expédition dans laquelle il fut blessé. La même année il fut chargé des mêmes fonctions dans la petite armée que le comte de Saxe commandoit en Bavière ; eut le bonheur de le tirer d'un péril éminent ou l'impétuosité de son courage & son zèle pour le salut des troupes l'avoient engagé, & de conserver à son pays l'homme dont le génie devoit bientôt faire changer la face de la guerre. Il le suivit dans sa marche des bords du Danube à Prague. Il falloit chasser les ennemis du château d'Ellenbogen, où ils avoient rassemblé tout ce qu'ils pouvoient opposer de troupes à la petite armée Française. Chargé d'examiner cette forteresse, M. de Courtivron manda au comte de Saxe que la garnison de ce château étoit au moins aussi nombreuse que son armée : *Mon cher Courtivron, j'arrive,*

fut toute la réponse du Général, & le fort se rendit le lendemain.

La blessure que M. le marquis de Courtivron avoit reçue l'obligea de renoncer l'année suivante à l'état militaire, après avoir obtenu pour récompense de ses services la croix de S.^t Louis & le brevet de Colonel. Il prit alors le parti de se livrer tout entier aux Sciences; & l'Académie qui avoit reçu avec un intérêt mêlé de surprise les essais qu'il lui avoit adressés des camps de la Bohême, l'adopta en 1744, comme Adjoint-mécanicien.

Différens Mémoires qui renferment presque tous des applications du calcul à des questions de mécanique, d'astronomie, d'optique, & un traité sur cette dernière science qu'on peut regarder comme un commentaire mathématique de l'optique de Newton, ont été les fruits du loisir de M. de Courtivron. On voit briller dans tous ces ouvrages une modestie vraie, un desir d'être utile qui l'emporte sur celui de la célébrité; un amour de la science qui fait entreprendre des travaux longs & pénibles, pour en faciliter aux autres l'étude ou les applications. Si on y aperçoit souvent combien il avoit approfondi plusieurs parties des mathématiques, c'est uniquement dans les circonstances où il n'auroit pu le cacher sans nuire à la facilité, à la simplicité qu'il vouloit donner à ses solutions. Ainsi, même dans un ouvrage de géométrie, au milieu des calculs & des formules, un Savant laisse échapper des traits qui peignent son ame & son caractère. Dans ces Mémoires, M. de Courtivron fait un usage presque continuel de l'analyse algébrique; & on doit lui savoir gré d'avoir connu toute l'utilité de cette méthode dans un temps où l'on ne pouvoit encore que la deviner.

Les Savans se renferment rarement dans les limites d'une seule science; ils se livrent presque toujours à d'autres études dont la liaison avec leur étude principale, leur inspire le goût & leur fait sentir l'utilité. Quelquefois même ils ne cherchent dans ce nouveau travail qu'un

délabrement nécessaire à des hommes pour lesquels l'habitude d'exercer leur raison rend insipide tout ce qui n'est que mouvement, mode ou dissipation. Mais souvent celui qui vit dans la Capitale, loin de s'enorgueillir de l'étendue ou de la variété de ses connoissances, cherche à la cacher. Comme il sent, par sa propre expérience, combien l'homme qui n'a cultivé une science que par intervalles, est presque nécessairement inférieur à ceux qui en ont fait l'objet de leurs méditations habituelles, il ne veut pas se montrer à côté d'eux, parce qu'il y seroit vu avec trop de désavantage. Le Savant au contraire qui, comme M. le marquis de Courtivron, vit beaucoup à la campagne, entouré d'hommes dont il ne peut se dissimuler l'infériorité, même dans les genres de connoissances qu'il n'a qu'effleurés, éprouvant à tout moment le besoin de ces connoissances pour lui-même, leur utilité pour les autres, & voyant des observations intéressantes prêtes à se perdre faute d'eux qui sachent les saisir, doit nécessairement laisser échapper le secret que sa modestie & sa lagelle l'auroient ailleurs engagé à garder.

M. le marquis de Courtivron se faisoit un devoir d'envoyer exactement à l'Académie ses observations d'histoire naturelle, de physique, d'art vétérinaire.

Nous citerons ici plusieurs Mémoires sur une épizootie qui fit en Bourgogne les plus grands ravages. Des bœufs amenés d'Allemagne à la suite de l'armée, avoient répandu cette maladie dans nos provinces; car il est rare que la guerre n'amène pas à la suite quelque fléau de cette espèce, qu'elle ne répande pas quelque maladie contagieuse, quelque vice ignoré, quelque corruption nouvelle, comme si la Nature avoit voulu préparer au crime de la guerre, une punition à laquelle les Nations mêmes le plus constamment victorieuses ne pourroient échapper. Ces Mémoires de M. de Courtivron sont un des premiers ouvrages françois où des questions importantes sur la manière dont les épizooties se répandent, les moyens de les arrêter, le peu

de succès des remèdes connus, aient été traités d'après l'observation, & en se préservant avec un soin égal des préjugés populaires & des systèmes. La sagesse de son esprit le mettoit à l'abri de ces deux genres de séduction qui paroissent opposés, & qui cependant naissent d'une même cause, l'empire d'une imagination forte sur une raison foible.

M. le marquis de Courtivron donna aussi plusieurs Mémoires sur les forges, & une description de cet art important qu'il avoit étudié & comme physicien & comme propriétaire. Ses connoissances en physique lui ont été très-avantageuses pour l'amélioration des forges qui lui appartenoient. Cette utilité immédiate des sciences est sans doute un de leurs moindres mérites; mais c'est un des plus propres à frapper la multitude, & il est bon qu'elles puissent s'en parer quelquefois. On prétend que les Abdéritains ne commencèrent à regarder l'étude comme une occupation digne d'un homme raisonnable, qu'après avoir vu un philosophe célèbre, leur compatriote, s'enrichir par une spéculation de commerce, & qu'il y a beaucoup d'Abdéritains même au milieu des Nations les plus éclairées.

M. de Courtivron étoit père de famille, & les obligations attachées à ce titre, parmi lesquelles celle de veiller sur son patrimoine doit sans doute être comprise, l'éloignèrent peu-à-peu de la Capitale & de l'Académie. Il obtint le titre de Pensionnaire-vétérain, & se retira presque absolument dans ses terres.

Il s'étoit marié deux fois: la première, avec mademoiselle de Saint-Cyr-Coeli, qu'il eut le malheur de perdre peu de temps après son mariage; elle lui laissa un fils, M. le comte de Courtivron, aujourd'hui capitaine dans le corps des Carabiniers. En 1739, il épousa mademoiselle de Fullei, qui lui a survécu, & lui a donné trois fils, dont deux sont chevaliers de Malte, & une fille chanoinesse du chapitre d'Alix. Il avoit eu la consolation avant sa

mort, de marier deux de ses fils; l'un avec mademoiselle de Clermont-Tonnerre, petite-fille du maréchal de Tonnerre son oncle; l'autre avec mademoiselle Briffon.

Il fut attaqué d'une maladie vive vers la fin du mois de septembre 1785, & mourut le 4 octobre suivant.

Son absence habituelle ne m'avoit point permis de le connoître assez, pour présenter aux yeux de ses Confrères, plus anciens que moi, le tableau des vertus qui lui ont mérité leur estime & leurs regrets; la main de l'amitié y a suppléé: le portrait que je vais lire a été tracé par elle, & j'ai dû respecter son ouvrage.

M. de Courtivron étoit bon avec discernement & sans foiblesse. Sans qu'il songeât à être imposant par ses manières, il étoit également impossible d'être familier avec lui, & de ne pas lui accorder une entière confiance.

Il connoissoit les devoirs de l'amitié & les remplissoit tous; sensible aux moindres attentions, & ne les négligeant jamais, il n'en exigeoit aucune.

Sa conversation étoit toujours intéressante, très-souvent instructive; il savoit beaucoup, parloit bien & sans prétention de ce qu'il savoit, jamais de lui-même; non qu'il ne fût sincère & vrai; mais il a paru s'oublier toute sa vie pour ne s'occuper que du bien qu'il pouvoit faire & de ses devoirs, qu'il remplissoit avec la plus grande exactitude, sans paroître chercher d'autre approbation que celle de sa conscience.

Sa philosophie étoit celle de la nature, celle que donne une raison éclairée; mais elle se monroit dans ses actions, plutôt que dans ses discours. Il respectoit les préjugés établis, sans être l'esclave d'aucun. Son ame étoit forte; mais il laissoit aux ames foibles les ressources qu'il croyoit pouvoir leur être utiles, quoiqu'il n'en eût pas besoin pour lui-même. Toujours juste sans austerité, sensible sans foiblesse, il vouloit sincèrement le bonheur de ses semblables, il y contribuoit autant qu'il étoit en lui; mais il trouvoit bon que chacun jouît en paix de la liberté de

» choisir des moyens d'être heureux, parce qu'il ne pensoit
» pas que ces moyens fussent les mêmes par tous les
» hommes.

» Il plaçoit ses bienfaits avec sagesse, ne négligeant rien
» pour s'assurer qu'ils auroient une utilité réelle & durable ;
» mérite sans lequel la bienfaisance peut être encore un
» sentiment estimable, mais n'est plus une vertu. Jamais il
» ne s'est plaint de l'ingratitude, parce que le desir d'ob-
» tenir de la reconnoissance n'étoit pas ce qui le portoit à
» faire le bien. Il connoissoit trop les hommes pour les
» estimer beaucoup ; mais il les plaignoit, & c'est assez
» pour les servir.

» On pouvoit quelquefois le trouver silencieux, froid &
» réservé, peut-être parce qu'il savoit qu'il ne seroit pas
» entendu ; mais pour attribuer son silence à ce motif, il
» falloit le deviner ; jamais il ne s'est permis une expression
» qui donnât lieu de l'en soupçonner.

» Il a eu ce mérite si rare d'avoir voulu être meilleur
» avec les années & d'y avoir réussi. Il savoit qu'on ne
» vieillit pas impunément, & il sembloit se croire obligé
» de réparer ses pertes par les agrémens de l'esprit, &
» sur-tout par la douceur de sa société. Les défauts qu'on
» avoit pu observer en lui, avoient cessé de frapper les
» yeux de ses amis, & l'âge ne lui en avoit point donné
» de nouveaux.

» Comme il avoit apprécié la vie, il l'a quittée sans trouble,
» peut-être sans regret ; & le seul sentiment qu'il ait été
» possible d'apercevoir à travers le calme & le silence de
» ses derniers momens, a été la reconnoissance des soins
» qu'on lui rendoit, & l'attention soutenue de ménager la
» sensibilité de ses amis & de sa famille. »

